

# MILENA AGUS

Une saison  
douce



« Une comédie pleine  
de truculence, de  
fantaisie et de poésie »

*Le Figaro littéraire*



Il pleuvait à torrents et personne, vraiment personne, n'était prêt à ouvrir sa porte, et surtout pas à ces individus. Oui, il y avait des Blancs parmi eux – les humanitaires qui les accompagnaient – mais ils étaient tout aussi étranges que les autres malheureux, mal fagotés et mal en point. Que venaient-ils faire, ces envahisseurs, dans notre petit village où il n'y avait plus de maire, plus d'école, où les trains ne passaient plus et où même nos enfants ne voulaient plus venir ? Nous nous demandions comment les affronter, où les abriter puisqu'il le fallait. Eux aussi, les migrants, avaient l'air déboussolés. C'était pour ce coin perdu de Sardaigne, ce petit village délaissé, qu'ils avaient traversé au péril de leur vie la Méditerranée ? C'était ça, l'Europe ?

**MILENA AGUS** enthousiasme le public français en 2007 avec *Mal de pierres*. Le succès se propage en Italie et lui confère la notoriété dans le monde entier. Au fil des textes, elle poursuit sa route d'écrivain, singulière et libre. De ses romans elle dit : « C'est ainsi que je vois la vie, misérable et merveilleuse... » Elle vit à Cagliari, en Sardaigne, où elle est née.

« Un lyrisme transcendant. » *Lire*

« Tout est formidable dans cette radioscopie. » *L'Express*

Milena Agus

# Une saison douce

*Traduit de l'italien  
par Marianne Faurobert*

LIANA LEVI  *piccolo*



*À ma mère, Maria Atzei,  
à mes tantes Assunta, Giulia Atzei et Caterina Bolliri,  
qui ont toujours aidé ceux qui en avaient besoin  
comme si c'était la chose la plus naturelle du monde*



*Peu à peu, l'herbe a tout enseveli  
Et jamais tu n'aurais imaginé  
que juste ici, un an auparavant,  
des hommes et des femmes riaient ensemble,  
en regardant un arbre en fleurs.*  
Tonino Guerra, *Le Cheval d'Ulysse*





*Personnages autochtones*

Le chœur des villageoises, dont la narratrice

Le chœur des villageois

Ces Dames : donna Ruth et sa fille Lina

La Dévote

L'ancien Maire, époux et père de ces Dames

Le Père Efix

Le Pou

Le Tailleur

Le Maire

*Personnages envahisseurs*

Abdulrahman, neveu de Saïd et de Saïda Amal

Atom, fils de Tessy

Le chœur des Noires

Le chœur des Noirs

L'Évangélique, humanitaire

Gilles, le chien

L'Ingénieur, humanitaire

Lorena, l'Étudiante, humanitaire

La mère de Mahmoud

Mahmoud

Naïma

Le Professeur, humanitaire

Robin, humanitaire

Saïd Amal

Saïda Amal

Tessy

L'humanitaire du sex-shop

Tantine, humanitaire



## Le village perdu

Les jours d'avant, debout devant nos armoires, nous avions interverti nos garde-robes, celle d'été au-dessus, celle d'hiver en dessous. Cette tâche accomplie, nous éprouvâmes la satisfaction de voir chaque chose à sa place, alors que bientôt, plus rien ne le serait. Les envahisseurs débarquèrent et nous prirent par surprise.

Si nous avions été prévenues, le rangement des armoires aurait été le dernier de nos soucis.

Ils dévalèrent les rues de notre petit village, et il fut clair pour nous toutes qu'il avait été vain de repasser nos draps, de lustrer nos sols et d'astiquer nos robinets jusqu'à ce qu'ils rutilent: à l'heure de la catastrophe imminente, nos lampes, nos services de table, nos meubles et nos livres, nos vêtements et nos souliers, bref, nos objets de tous les jours, nous semblaient désormais ridicules et vides de sens. Et cela, en une seule journée.

Tant qu'il était encore temps, nous aurions dû, au lieu de trimer, organiser des manifestations du genre «Stop à l'immigration sauvage», et aller à la mairie dire au Maire: «Tout le monde sait que vous roulez pour les migrants. Nous, on n'en veut pas chez nous.»

En attendant, tout le monde se fichait bien de nous, habitants d'un village de bicoques et de rues délabrées,

de vieilles baraques rafistolées à grand renfort de parpaings et d'aluminium anodisé.

À l'arrivée des envahisseurs, les propriétaires de la seule demeure décente étaient ces Dames, donna Ruth et mademoiselle Lina, la veuve et la fille célibataire de l'ancien Maire.

Il y avait ensuite la maison de Bissenté et de sa femme, que nous appelions le Pou parce qu'elle avait été pauvre et qu'à présent, elle se donnait de grands airs et faisait la fière derrière la caisse de l'épicerie.

C'était une vilaine construction moderne, sans charme aucun et démesurée, par rapport au jardinet tout mesquin qui l'entourait où elle donnait la fâcheuse impression d'une tête énorme sur un corps minuscule. Mais le Pou l'avait désirée ainsi, remplie de pièces, pour les enfants qu'ils n'avaient jamais eus.

Le train ne s'arrêtait plus chez nous, il passait en sifflant et en nous ignorant, parce que nous n'étions même plus une commune, rien qu'un hameau baignant dans le silence : le Maire, les urgences médicales et le curé se trouvaient au village voisin.

Des sentiers boueux serpentaient entre les murs de ce qui avait été jadis des potagers et des jardins, où à présent n'importe qui pouvait entrer puisque leurs portillons, dépourvus de cadenas, étaient ouverts et grinçaient à tous vents. Les rares boutiques du village vendaient toutes sortes de marchandises, de la mortadelle au cirage, comme autrefois, sans aucune spécialisation, leurs enseignes pendouillaient, ou bien il leur manquait des lettres.

Autrefois, nous avons produit du miel, des olives, de l'huile, du vin et des fromages. Les citadins désireux de nourriture saine et naturelle venaient la chercher chez nous, et vous pouviez encore voir des traces de ce temps-là : étables servant d'entrepôts, piquets branlants d'anciennes vignes. Désormais, plus personne ne venait rien nous acheter, l'agriculture et l'élevage avaient laissé place à la culture des artichauts et de la biomasse.

Notre village n'a jamais possédé le charme sarde, pas de troubles intrigues chez nous, ni de canyons sauvages, et plus qu'un roman de Grazia Deledda, il évoquait un western après le passage des méchants, sauf qu'aucun de nos hommes ne montait à cheval, un pistolet au ceinturon.

Avant l'invasion du village par les migrants et les humanitaires qui les accompagnaient, il y avait eu celle des aides-soignantes étrangères. Elles ne venaient pas d'Afrique ni du Moyen-Orient, mais des pays pauvres de l'Est. Éblouis par leur blondeur et par leur taille, oubliant que toute cette beauté était celle du diable, éphémère, que seule la jeunesse confère, nos célibataires les avaient épousées, laissant vieilles filles nombre de villageoises, après quoi ils avaient déménagé Dieu sait où.

À l'arrivée des migrants, les vieux, surtout les hommes étaient tous morts. Ne restaient que leurs veuves et nous, couples vieillissants formés de femmes vaillantes et rieuses et de leurs maris honnêtes, sérieux et travailleurs mais aux tristes figures, aux sourcils perpétuellement froncés, qui ne semblaient se détendre que lorsqu'ils allaient boire un coup dans l'unique bar du village, qui sentait le bouchon.

Sardes un peu ramollies, les premières à avoir joué avec de vraies poupées, au lieu de poupons de chiffons, les premières à avoir été au lycée, même s'il était loin d'ici et à avoir porté des minijupes sans nous faire rouler de coups, nous nous désolions quand nos maris rentraient soûls, affligées de les voir noyer leur mal-être dans l'alcool.

Il était loin, le temps de nos grand-mères – trousseau de clefs à la ceinture, elles auraient fait irruption dans le bar et ramené d'une poigne de fer leurs maris ivres à la maison, ou sinon, elles auraient refusé de leur ouvrir la porte, les laissant passer la nuit à la belle étoile.

Les migrants, que nous qualifiâmes tout de suite d'envahisseurs, ne trouvèrent pas de jeunes au village. Ici, aucun enfant ne naissait plus, et on nous avait même fermé notre école primaire. Nos petits-enfants, pour ceux qui en avaient, grandissaient sans nous connaître, puisqu'ils vivaient loin d'ici et ne rendaient jamais visite à leurs grands-parents.

Au fond, nos enfants avaient bien fait de prendre leur destin en main et de partir, mais notre crève-cœur, c'était que tôt ou tard, ils nous oublieraient. Au début, ils revenaient, au moins de temps en temps, mais ils s'ennuyaient ici, et regardaient tout de haut. À cause d'eux, nous avions honte des parpaings, du carrelage, du plastique, du fibrociment et de l'aluminium que nous avions substitués à la pierre, à la terre cuite, au bois et aux tuiles ; nous rougissions de nos ordures, qui n'étaient ramassées que deux fois par semaine.

Nos enfants souffraient peut-être aussi de cette humiliation propre aux émigrés quand ils rentrent au pays aussi perdants et vaincus qu'ils en sont partis, ou

alors ils se persuadaient que nous autres, paysans peu émancipés et sur le déclin, nous ne comprendrions rien aux gays, ni aux couples hétéros non mariés, aux dépressifs, à ceux qui avaient pris ou perdu trop de poids, ou qui étaient devenus chauves.

Certains, qui à nos yeux s'étaient exilés sans raison valable, nous avaient dit à l'époque qu'ils voulaient juste changer d'air, qu'ici, ils étouffaient.

Le fait est que les humains sont sans doute ainsi faits : toujours en mouvement. D'ailleurs, dès qu'ils se sont mis debout, nos ancêtres ont marché, encore et encore, à travers l'Eurasie, ils ont franchi le détroit de Béring et sont descendus jusqu'à la Terre de Feu. Après quoi, dès qu'ils ont été capables de construire une pirogue, ils ont débarqué sur toutes les plages du monde.

Nos enfants émigrés nous disaient au téléphone : « On ne peut pas venir, on est débordés, essayez de comprendre.

– Mais oui, mais oui, on comprend. »

En réalité, nous ne comprenions rien et nous étions blessés.

La plupart d'entre eux n'avaient pas fait fortune, loin d'ici, alors – en cachette de leurs pères, naturellement – nous, leurs mères, nous avons constitué une caisse commune où chacune versait l'argent qu'elle pouvait et régulièrement, nous faisons un virement pour ceux de nos enfants émigrés qui en avaient le plus besoin.

Aucun d'eux n'était devenu célèbre dans un domaine quelconque, sciences, musique, théâtre ou même finances, sauf le fils du Tailleur qui avait hérité son talent et qui, en quittant le village, avait bel et bien fait fortune. Jadis, son père aussi avait habillé en Sardes tous les richards de l'île et quelques-uns du continent

qui appréciaient les corsets et les longues jupes plissées, ou le costume de grosse futaine, et puis, Sardes comme Continentaux s'étaient lassés de ses créations. Beaucoup d'entre nous, avant qu'il ne parte, préféraient déjà le fils à son père. Il se tenait assis devant vous, pensif, sur une chaise, et vous observait; puis il se levait et marchait de long en large, les mains dans le dos, et enfin, il créait ses chefs-d'œuvre, qui rappelaient les costumes sardes de nos ancêtres, mais dans des versions ouvertes aux influences du monde. Ceux qui ne les appréciaient pas prétendaient qu'il faisait dans le salmigondis stylistique, mais les autres adoraient ces corsages avec une touche exotique, ses *robes bustiers*<sup>1\*</sup> et *robes corsets*<sup>\*</sup>, ou ses couvre-chefs façon *bowler* ou *marseillaise*, comme il les appelait.

La fortune de son fils, parti présenter au monde entier ses salmigondis franco-sardes, anglo-sardes, arabo-sardes, africano-sardes, et encensé par tous, fut pour son père un motif de grand désarroi. Du temps où il vivait au village, personne n'avait soupçonné que ce garçon avait un faible pour les autres garçons, mais dès qu'il fut loin d'ici, on le vit en compagnie d'un fiancé. En conséquence de quoi, toute question stylistique mise à part, le Tailleur avait honte de ce fils gay, et en aurait eu pareillement honte quand bien même ce dernier aurait découvert la panacée contre toutes les maladies mortelles, le moyen de sauver la Terre de la catastrophe, ou des choses de ce genre.

En tout cas, à propos de ceux qui étaient partis, nous nous accordions tous à penser qu'avec un peu

---

1. Les termes en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.



d'inventivité, une vie décente aurait été possible si nous étions restés soudés. Au lieu de quoi nous avons perdu la trace de nombreux villageois, et maintenant, leurs maisons et leurs jardins menaçaient ruine.

Même le petit terrain de foot avait été laissé à l'abandon, les hommes s'y rendaient encore de temps à autre pour s'y affronter, avec, vieux souvenirs de l'ancien temps, leurs maillots si élimés et si délavés que vous n'auriez pas distingué les joueurs d'une équipe de ceux de l'autre, et c'était un peu de notre faute, à nous les femmes, qui n'allions pas à Cagliari en acheter des neufs, onze bleus et onze rouges, par exemple, avec l'emblème des quatre Maures.

N'allez pas penser que le village était dans cet état parce que nous étions paresseux. Une sorte de malédiction nous empêchait de nous projeter dans l'avenir, de changer vraiment les choses importantes, et c'est pourquoi nous nous bornions à des bêtises routinières comme d'intervertir nos garde-robes, de repasser nos draps à la perfection et d'astiquer nos robinets au lieu de restaurer nos maisons et nos routes, de réparer nos conduites d'eau pourries ou de nous intéresser à la politique.

Non, nous n'étions pas paresseux, nous travaillions dur mais, même si les artichauts cultivés étaient bien verts et que, non loin d'ici, se dressaient les tombes des géants, les *nuraghi*<sup>1</sup>, les *domus de janas*<sup>2</sup>, et bien que nous ayons presque tous été au lycée, nous avons

---

1. *Nuraghe*: tour ronde en forme de cône tronqué caractéristique de la culture nuragique apparue en Sardaigne entre 1900 et 730 av. J.-C.

2. *Domus de janas*: maisons des fées, ou des sorcières, sépultures de l'époque préhistorique creusées dans la roche.

l'impression que notre vie baignait dans la teinte gris souris de l'ignorance.

Nous étions dans cet état à l'arrivée des envahisseurs. Tout ceci nous arrivait peut-être parce qu'au village, nous n'avons pas la mer, avec ses vagues qui vont et viennent et l'horizon, si uni au ciel qu'il vous donne la sensation de l'infini. Et peut-être était-ce justement parce que notre horizon est si limité que nos idées l'étaient également. Pourtant, la mer est proche, une heure de car ou une demi-heure de voiture et tout pouvait changer, car face à la mer, toujours en mouvement, qui parvient à baigner toutes les terres de la planète et se mêle aux océans immenses, nous aurions compris que l'angoisse, le désarroi et la peur font partie de la condition humaine et nous concernent comme vous, comme tout le monde, et nous nous serions sentis moins seuls, plus universels, moins craintifs devant les bouillabaisse de races, de cultures et de choses de ce genre.

Mais, et même si cela vous paraît impossible, dans ce village où le soupçon et la méfiance finirent par nous diviser, avant l'arrivée des migrants, nous nous aimions bien et nous étions amis. Les soirs d'été, nous sortions des chaises et nous prenions le frais sur le seuil de nos maisons, nous contemplions les étoiles et nous faisons, à notre façon, un peu de philosophie. Nous avons tant à dire, même si nous parlions rarement de ce qui nous tenait vraiment à cœur. L'avantage, c'était que nous étions toujours ensemble et que nous ignorions la solitude, avant les envahisseurs.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Ce livre a été traduit grâce à une aide du ministère italien  
des Affaires étrangères et de la Coopération internationale/

Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo  
del Ministero degli Affari Esteri e della Cooperazione  
Internazionale italiano

Les extraits de la Bible sont tirés de la traduction d'Émile Osty  
& Joseph Trinquet (Le Seuil, 1973).

Titre original : *Un tempo gentile*

© 2020 notttempo srl

© 2021, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Une saison douce* de Milena Agus a été réalisée en janvier 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0520-1)

ISBN ePDF : 979-10-349-0522-5